

Un singulier horloger

Autor(en): **Fonseca, H. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 4

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199194>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

travers parfois, et ce qu'ils nous en servent, sous forme de réflexions personnelles, est alors d'une cocasserie réjouissante. La philosophie enfantine ne brille pas, en général, par la clarté et la logique.

Reconnaissons pourtant que dans le bruyant monde des enfants, il y a de charmantes petites âmes. Chez ces frères intelligences, qui découvrent chaque jour la vie, on rencontre aussi beaucoup de raison et de finesse. Les plus instruits nous étonnent bien des fois par les remarques qu'ils font, dont beaucoup d'hommes seraient incapables. Je me défie, en général, des petits prodiges, qui deviennent la plupart du temps des individus médiocres dans la vie; il y en a pourtant d'authentiquement remarquables. Quand Chateaubriand vit Victor Hugo pour la première fois, il ne l'appela pas pour rien « l'enfant sublime ».

C'est dans la catégorie des *intellectuels enfants* qu'on rencontre les plus spirituels; on ferait un livre avec les mots amusants qui sont tombés de leurs lèvres moqueuses. On connaît celui d'un célèbre auteur français, lorsqu'il voyageait en Espagne avec son père. Ils étaient arrivés près de Madrid, sur les bords du Manzanarès, alors complètement à sec, et, comme il faisait très chaud, le guide vint offrir un verre d'eau à l'enfant; mais celui-ci, repoussant le verre: « Allez, dit-il, l'offrir au Manzanarès, il en a plus besoin que moi. »

C'est par milliers qu'on pourrait compter les mots de ce genre.

J'avoue du reste qu'il y a quelque chose qui me plaît encore plus chez les enfants; ce sont leurs curieuses associations d'idées, les mots inconscients qu'ils font, sans viser à l'esprit, en appliquant tout simplement leur petite logique enfantine à nos affaires. Là, à mon avis, ils sont délicieux; leur charmante naïveté dériderait les fronts les plus moroses.

J'ai pour amie intime une mignonne personne de huit ans, qui a déjà emmagasiné un tas de choses savantes dans sa petite tête brune. C'est une demoiselle minuscule, à l'air sérieux et réfléchi, aimant les livres autant que les poupées et se plaisant à la conversation des grandes personnes. Un jour, à la table familiale, à propos du printemps, on se met à parler des cigognes. Chacun y va de sa petite anecdote sur ces fidèles oiseaux, chers aux Orientaux et aux Alsaciens. L'un des convives, peu au courant des faits et gestes de ces volatiles, croit devoir faire à la fin cette réflexion:

« En somme, les cigognes n'ont aucune utilité! »

Alors ma petite amie, qui connaît à fond la raison des choses et le rôle joué ici bas par la plupart des animaux, s'écrie d'un ton indigné:

« Comment, les cigognes n'ont aucune utilité?... Et qui apporte les poupons dans le monde? »

HENRI SENSINE.

Onna vesita dè bouanan.

Mé su zelà desando la veptra trovà on vilho que i'è auzu cognu dè lo teim è que l'avè fan de revè on iadzo.

L'ire justamein dè coutè l'foto que fasà dai dzevallè avoué dan dè.

— Cé va te, David, que l'ai deso dinse? Bin lo bouan!

— Ah! l'è té, m'n'ami, lo valet à Samuè. Cé ne va pas tant mò, que mè fá, è mè vouaitèin de la tita au pi. L'éga medze, le poillen hiette, cé va bin, cé va bin. La senanna passà i'è tia mon caion, i'è assebin einterra ma fenna, te sà prau. On è rudo bin quand on a tot reduit.

To paraì que sa fenna l'avà on bocon crouè

leingua, rappòdò que l'avà adi oquì à brama su sè vesins, m'a fé mau bin de l'oure devesa dinse, è craio que ne vu pas le retorna revèrè.

DJAN-DANIET.

Ce diable de colonel.

Le colonel... bien connu, -- il est aujourd'hui dans un monde meilleur -- n'était pas un Adonis; oh! non. Il avait surtout un profil bec d'aigle, très caractérisé, qui faisait souvent l'objet des plaisanteries de ses subordonnés et de toutes les personnes de son entourage.

Un jour, à table avec des dames et de jeunes officiers, on le prie, au dessert, de chanter quelque chose. Un lieutenant imberbe, assez fat, par exemple, dit à demi-voix: « On sait bien que les oiseaux de proie ne chantent pas. »

Le colonel a entendu vaguement.

« Qu'a dit monsieur? » demande-t-il à sa voisine.

La dame, interloquée, ne répond pas tout d'abord.

Le jeune lieutenant est sur le gril.

« Eh bien?... » fait le colonel, insistant.

— Eh bien,... colonel, monsieur a dit que les oiseaux de proie ne chantaient pas.

Le colonel, très calme: « Les paons non plus! »

Une autre fois, à table également, conversant avec sa voisine, le colonel... dit: « Voyez-vous, chère madame, quand une femme a envie de se marier, elle épouserait bien le diable!... »

— Vraiment, on le dirait, répond la dame, en jetant un coup d'œil à la femme du colonel.

Deux hommes.

UN HOMME SUSCEPTIBLE.

C'est pas pour dire, au moins, mais il ne fait pas beau vivre avec ces gens qui prennent la mouche tant facilement. Il faut avoir soin de mettre des gants pour leur parler, et puis tourner sa langue dans sa bouche avant de lâcher un mot, autrement on est sûr qu'ils vont se mettre de travers; et après c'est une affaire du tonnerre pour les rabouer.

J'en ai connu un ainsi. Il était domestique à Colombier sur Morges, il y a déjà longtemps de cela. Mon gaillard avait remarqué une fille qui était aussi domestique dans le village, et, sans en avoir l'air, il commençait un peu à la courtoier.

Voilà-t-il pas qu'un dimanche, à une dansée à Vullierens, il y trouve sa belle, qui était justement en train de vendre des séchons. De beau savoir qu'il va l'inviter et, tout en dansant, il a voulu faire un brin de causette.

— Dè io itès-vo? qu'il lui demande.

La pauvre fille, qui était de Vouittebeuf, lui dit tout bonnement:

— Mè, iè chu dè Vouaitèbau, et vo, dè io ité-vo?

Mon gros patifou, a-t-il pas cru qu'on le traitait de bœuf.

— Ah! vo itès dè Vouaitèbau, qu'il lui a dit; eh bin mè, iè chu de Vouaitèvatse!

Et il te l'a plantée là, au beau milieu de la dansè.

Faut-il pourtant être taborniau, quand même!

UN HOMME A CONVICTIONS.

Nous voilà pourtant un peu débarrassés des votes.

Je sais pas si vous êtes comme moi, mais il me semble qu'il n'y a pas grand mal. A-t-on assez voté et revoté pendant l'année passée. Il semblait, pardine, qu'on en voulait faire métier.

Et puis, ce ne serait encore rien si chacun y

allait pour son compte, mais il y a des masses de gens qui veulent à toute force faire passer ceux qu'ils entendent. C'est pas qu'ils y gagnent grand'chose, pas plus, c'est rien que pour qu'il soit dit qu'ils sont les plus forts. Et puis, les journaux s'en mêlent. On discute, on s'échauffe, on perd son temps, et, en fin finale, on a encore bien souvent l'affront de voir qu'on a perdu.

Quand je vois de ces gaillards qui se font tant de mauvais sang, je repense à un bon vieux paysan de Poliez-le-Grand.

C'était, il y a déjà quelque temps, on votait pour nommer un conseiller national, et il y avait deux candidats, Monsieur Rubattel-Chuard et Monsieur Freymond.

Le jour des votes, ils étaient là toute une bande à discuter lequel valait le mieux. Vous devez croire qu'ils n'étaient pas d'accord; ils parlaient tous à la fois, tant et si bien qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre.

Tout à coup, arrive l'oncle Samin qui sortait de voter.

— Eh bin, onclio Samin, lui crie quelqu'un, por quouè ai-vo vòta, huò? Po Rubattel ad bin po Freymond!

— Oh bin, repond l'oncle Samin, mè, iè vòta po Freymond, lé lo pliu pri!

Dites-vo, est-ce au moins pas une raison, ça?

PIERRE D'ANTAN.

Une fine goutte!

A son ami Grivaux,
Certain vigneron de Lavaux
Offrit un jour une bouteille
D'un vin dont il disait merveille.
— Eh bien, fait notre vigneron,
Comment le trouves-tu, mon bon?
Il a dix ans, si ce n'est davantage!
L'autre, caressant du regard
La bouteille où dort le nectar:
— Elle est petite pour son âge!

E.-C. THOU.

Quelqu'un demandait conseil.

« Des conseils, lui répondit-on, je n'en donne et n'en demande jamais. Ne prenez pas une détermination dans un moment de dépit ou de mauvaise humeur; mais, en dehors de ces moments-là, vous êtes, mieux que toute autre personne, à même de juger de votre situation et de la résolution qu'il vous faut adopter. Si vous ne demandez conseil qu'à une seule personne, ou bien vous ne suivrez pas l'avis qui vous est donné -- ce n'était pas la peine alors de le demander -- ou bien vous y conformerez votre conduite et, huit fois sur dix, vous vous en trouverez mal. Si vous vous adressez à plusieurs: autant de personnes, autant d'avis différents. Dans l'incertitude, vous n'aurez autre chose à faire qu'à suivre votre propre sentiment. Le plus souvent, c'est encore ce qu'il y a de mieux. Le véritable fruit de l'expérience ne se récolte pas sur l'arbre d'autrui. »

Un singulier horloger.

Le général de B..., officier distingué de l'armée française, se retira dans sa ville natale de C... Excellent homme sous tous les rapports, il se faisait, néanmoins, remarquer par une singulière manie: il tirait sa montre à chaque instant pour vérifier l'heure du moment. Rencontrait-il un ami, sa première parole était: « Quelle heure est-il, s'il vous plaît? »

Si la montre de son ami s'accordait avec la sienne, il éprouvait une vive satisfaction, mais s'il en était autrement, il paraissait tout agité et il tenait à savoir sur quelle horloge cette montre avait été réglée. Il réglait son chronomètre, disait-il, sur l'horloge de la gare, laquelle était tenue à ne point varier. Quand celle-ci retardait ou avançait de quelques secondes: « Ah! s'écriait-il avec colère, ces chefs de gare sont-ils négligents? Les inspecteurs devraient leur infliger

une amende chaque fois que l'horloge ne marquait pas l'heure exacte.

La conversation habituelle du vieux général roulait sur les horloges, les pendules et les montres. Toutes les horloges de la ville étaient en disgrâce auprès de lui. Celles des collèges, des églises, de l'hôtel-de-ville, des casernes, ne s'accordaient jamais parfaitement entre elles... Dans un salon, la vue d'une pendule qui ne marchait pas, posée sur la cheminée comme simple ornement, le rendait furieux, et il ne pouvait comprendre que l'on portât sur soi une mauvaise montre, celle-ci fût-elle ornée de pierres précieuses.

Le général habitait une vaste maison, et dans chacune des trente pièces de cette demeure se trouvait une pendule. Toutes ces pendules étaient si admirablement réglées par lui, qu'elles sonnaient juste au même moment, ainsi que la grande horloge de l'intérieur, avec un ensemble parfait.

Il aimait à faire des cadeaux, mais ceux-ci étaient toujours, comme bien vous le pensez, une montre ou une pendule. Cette manie avait valu au brave général le surnom de l'horloger. Ses amis savaient ne pouvoir lui procurer un plus vil plaisir que de lui dire: « Général, notre pendule marche mal! Vous diriez-vous venir vérifier quelle est la cause qui la dérange? »

Lorsque le nouvel archevêque prit possession du diocèse de C^{...}, le général de B^{...} fut l'un des premiers à se présenter à l'archevêché.

A son arrivée, le concierge, qui le connaissait bien, lui dit: « Général, Monseigneur est sorti, mais il ne tardera pas à rentrer. Il va être deux heures et demie, et Monseigneur, qui est l'exactitude personifiée, reviendra à cette heure-là. Vous le rencontrerez si vous consentez à l'attendre quelques minutes au salon. »

Le général entra dans la pièce indiquée, et son premier regard fut pour la pendule, puis, tirant sa montre: « Huit minutes de retard! s'écria-t-il indigné, et le concierge qui me déclare que Monseigneur est l'exactitude même! » Ne pouvant se contenir davantage, il se mit en devoir d'avancer la pendule. A ce moment, l'archevêque entra.

« Ah! voici l'horloger! dit le prélat. Bonjour, mon ami, je suis bien aise que vous soyez venu... Nos pendules ont grand besoin d'être réglées! » Et l'archevêque, d'un pas rapide, passa dans une autre pièce.

Que pouvait faire le général, si ce n'est de prendre son chapeau et de s'esquiver? malgré les appels du concierge qui courait après lui en criant:

« Général, général, Monseigneur est rentré! »

Le lendemain, le vrai horloger se présenta à l'archevêché. Monseigneur, venant à le rencontrer, s'écria:

« Quoi! Mais quelqu'un est venu hier régler les pendules! »

— Ce n'était pas moi, Monseigneur!

— Non, c'était un homme bien plus grand et bien plus âgé que vous!

— Personne, que je sache, n'a été envoyé de mon magasin, reprit l'horloger, très étonné.

A cette déclaration, toute la maison fut bientôt en émoi.

Un voleur, sans doute, se faisant passer pour un horloger, avait pénétré dans le palais...

A la fin, cependant, on questionna le concierge, l'incident fut éclairci, mais l'aventure fit le tour de la ville.

Un jour, le docteur Dumas, l'un des médecins de C^{...}, voyageait avec un capitaine, qui, autrefois, avait fait partie du corps d'armée du général de B^{...}. La conversation tomba sur celui-ci.

« Ça paraît étrange, dit le docteur, de voir un homme d'un esprit aussi supérieur affligé d'une pareille manie. »

— Il y a une raison à cela, reprit le capitaine.

— Dites-la moi donc!

— Oui, mais je compte sur votre discrétion durant la vie du général.

— Je vous le promets.

— Bien. Durant la dernière guerre, le général de B^{...}, qui commandait une brigade, reçut l'ordre d'amener ses troupes sur le champ de bataille à une heure déterminée; le commandant en chef croyant que la venue de troupes fraîches à ce moment ranimerait le courage des Français et intimiderait les Allemands. Le général de B^{...}, se confiant à sa montre, arriva une heure trop tard, juste à temps pour assister à la défaite complète de notre

armée. Il a toujours cru que s'il était arrivé une heure plus tôt, il aurait changé le sort de la bataille. Jamais il ne s'est consolé de ce retard involontaire. De là est né son excessive application à être exact.

— Pauvre général!... Maintenant, j'excuse sa manie, car j'en connais le motif. Je le plains et il a droit à tous nos respects.

Traduit de l'anglais par H. DE FONSECA.

Qui a dit?

Un de nos correspondants nous prie de poser encore la question suivante:

« Qui a dit: *Il n'y a point de justice en politique*? J'avais lu cela jadis, dit notre correspondant, en épigraphe d'une brochure de M. Tallichet, qui attribuait ce mot à Henri Druey. Plus tard, j'ai trouvé la même maxime, attribuée à Dupin. Quelqu'un pourrait-il en établir exactement la paternité? »

Nous accueillerons avec plaisir les réponses qu'on voudra bien nous adresser.

Une réhabilitation.

« Bête comme une oie », entend-on dire souvent. Et pourquoi donc, s'il vous plaît? Mais, pas si bête que ça, l'oiseau que Pliny regarde comme le premier des géomètres, celui qui symbolise aux pieds de la fière Junon la fidélité, la prudence, l'amour maternel. Le Capitole, en lui devant son salut, a réhabilité l'oise à tout jamais dans l'esprit de l'humanité. C'est donc bien le cas de rappeler le sonnet de Clément Privé:

Palmipède splendide, honneur des basses-cours,
Qui parles lentement, marches et te dandines
Comme un moine ventru qui va chanter matines;
Utile de tout temps, calomnié toujours;

L'homme prend ton duvet plus doux que le velours;
Il met ta chair en daube et ta graisse en tartines;
Le gourmand met ton foie en pâtés, en terrines;
L'écrivain à ta plume a sans cesse recours.

Patronne des chauvins, jadis tu sauvas Rome,
Toi qu'aujourd'hui chacun devrait vénérer
Comme Les Hébreux vénéraient les tables de la loi,

Pourquoi faut-il te voir méprisée et honnie
Par ceux dont tu devrais être à jamais bénie?
Celui qui te dit bête est plus bête que toi!

Enfoncé, le ver-à-soie! — Dans un de ses derniers numéros, le *Conteur* a parlé du rôle important que jouent, dans l'art de la toilette, la cravate et les gants. L'auteur de cet article, M^{...} L. D., citait, en terminant, la dépense énorme que représente, pour une personne du monde, le port des gants, lorsqu'on veut suivre les exigences de la mode. Qu'en sera-t-il lorsque la mode, en faveur actuellement aux Etats-Unis, aura passé l'océan?

Le dernier cri de la mode, en ce moment, de l'autre côté de l'eau, c'est de porter des gants de soie en toile d'araignée. Le prix de ces gants s'élève à près de 100 dollars, 500 francs.

En vue d'abaisser les prix du nouveau tissu, un syndicat s'est fondé à New-York, qui va installer aux Etats-Unis plusieurs manufactures de soie d'araignée.

On sait qu'à Madagascar cette industrie a pris déjà une certaine extension. Les épeires malgaches et brésiliennes construisent des toiles de trois ou quatre mètres de diamètre, d'un fil jaune pâle très brillant et plus solide que la soie du bombyx. Ce sont ces espèces qu'on se propose d'acclimater aux Etats-Unis.

Jeunes gens à marier que seules les difficultés de la vie empêchent d'entrer en ménage, enrôlez-vous sans tarder dans le personnel de la Compagnie de l'Ouest-algérien. Cette compagnie donne un exemple qui mérite d'être connu de tous ceux qu'intéressent les progrès sociaux.

Par une circulaire récente, le conseil d'administration accorde une gratification de cent francs à tout employé de la compagnie pour la naissance d'un enfant; une gratification de quarante huit francs par an à tout père de famille de plus de trois enfants, par chaque enfant en plus. Il assimile à un enfant tout parent infirme ou âgé pris en charge par un employé. Enfin, il a voté une gratification de trois cents francs à tout agent de la compagnie qui se marie.

Recette.

Soupe à la limousine. — 6 personnes — 1 ¼ heure — *Éléments*: quinze marrons, quatre ou cinq branches de céleri, deux pommes de terre, un litre et demi d'eau, quatre-vingts grammes de beurre, une cuillerée à café de « Maggi ». — *Opérations*: Retirez l'écorce des marrons à cru. Réunissez-les dans une casserole avec l'extrémité verte des branches de céleri (la partie blanche est réservée pour la julienne d'accompagnement); ajoutez trois quarts de litre d'eau tiède, dix grammes de sel, 2 morceaux de sucre et faites partir en ébullition. Vingt minutes après, ajoutez les pommes de terre pelées et coupées en quartier et laissez cuire tout doucement trois quarts d'heure. Coupez en fine julienne le céleri blanc et étuvez-le tout doucement au beurre. Aussitôt cuits, passez au tamis fin, marrons, céleri et pommes de terre; éclaircissez la purée avec trois quarts de litre d'eau tiède, et remuez sur le feu jusqu'à l'ébullition. Au dernier moment, mettez la soupe à point en y ajoutant, hors du feu, le beurre et la cuillerée de « Maggi », puis, adjoignez l'étuvé de céleri. Louis TRONGET.

(La Salle à manger de Paris)

Passe-temps. — Dans notre numéro du 11 courant, nous avons proposé des *boules-rimés* et pour cela, nous avons donné quatre rimes. Nombreux sont nos abonnés qui ont répondu à l'invité; plusieurs même nous ont envoyé deux, trois et jusqu'à quatre variantes. Ne voulant pas faire de jaloux et ne pouvant cependant, à notre grand regret, publier tous les quatrains qui nous ont été adressés, nous n'en reproduisons aucun. Nous nous bornons à remercier les auteurs de ces quatrains des choses vraiment trop aimables qu'ils nous ont dites. En vers, n'est-ce pas, c'est permis; cela ne tire pas à conséquence. C'est égal, ça fait tout de même plaisir. Pour la prime, nous nous en sommes rapporté au verdict impartial du sort, qui a désigné M^{...} Gaud, à Chesières sur Ollon.

La solution du logographe de samedi est: *poulet*. 11 réponses justes. — La prime est échuë à M. H. Masson, rue Gœtz-Monin, à Genève.

Cette semaine, *relâche*.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. — Vive Molière! On se housculait jeudi, pour applaudir le *Bourgeois gentilhomme*, monté avec beaucoup de soin, « cérémonie turque » comprise, par M. Darcourt. Une seconde représentation, demandée à grands cris, aura lieu mardi. Demain, dimanche, le *Juif polonais*, drame en 3 actes et 5 tableaux. *Château historique*, comédie en 3 actes.

Kursaal-Variétés. — Tous les soirs, à 8 ¼ heures, excepté le jeudi, *spectacle-attractions*. Tous les dimanches, à 8 heures, *Grande-Matinée*. La coquette salle de Bel-Air ne désemplit pas et, sur la scène, attractions toujours nouvelles.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

En vente au bureau de notre journal:
Causeries du Conteur vaudois, 1^{re} série (illustrée par Ralph) et 2^e série, éditées par L. Monnet. Recueils de morceaux français et patois, prose et vers, publiés jadis dans le *Conteur*. Fr. 1,50 la série.

Au bon vieux temps des diligences, deux conférences données par Louis Monnet, Fr. 1,50.
La vilhite melice d'ao canton de Vaud, par C.-C. Dénéraz, 0,40 cent.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.